

LÉON BOPP

# JEAN DARIEN

*septième édition*

*nrf*

PARIS

**Librairie Gallimard**

**ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE**

3, rue de Grenelle, (VI<sup>me</sup>)







**JEAN DARIEN**

*A PARAITRE*

ESSAI SUR H.-F. AMIEL

LÉON BOPP

# JEAN DARIEN

*septième édition*

*nrf*

PARIS

**Librairie Gallimard**

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle, (VI<sup>m<sup>e</sup></sup>)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES, CENT HUIT EXEMPLAIRES IN-QUARTO TELLIERE SUR PAPIER VERGÉ LAFUMA-NAVARRÉ, DONT HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE A A H, CENT EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, NUMÉROTÉS DE 1 A C, ET SEPT CENT QUATRE-VINGT-DOUZE EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRÉ, DONT DOUZE EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE a A l, SEPT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 750, TRENTE EXEMPLAIRES D'AUTEUR HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE 751 A 780, CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE. COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD, 1924.



C'était en 1914, le 5 août avant dix heures du matin, à Cavalaire, dans le Midi de la France, cette contrée que la mer et le soleil rendent si belle.

Il s'appelait Jean Darien ; il avait vingt-trois ans. Assis sur la plage de sable, près de l'eau, il songeait à la guerre d'une manière vague. C'était un homme étrange et presque dénué de caractère. Il habitait avec ses parents, de modestes rentiers ; on ne lui connaissait guère d'amis et on le rencontrait toujours seul. Sa fiancée se nommait Suzanne Mandin. Il se croyait aimé sans savoir s'il aimait.

Voici l'essentiel de sa vie, jusqu'au jour où commence cette histoire :

Il était né à Saint-Tropez, un port tranquille, au bord d'un golfe paisible sur cette même Côte d'Azur, plus à l'est, derrière le cap Lardier qu'on aperçoit d'ici. Il avait passé son enfance dans cette ville, et bien qu'il y eût été médiocrement heureux, il lui arrivait de la regretter et de se dire : j'aimerais être de nouveau l'enfant que j'étais autrefois et pouvoir jouer comme jadis, car il goûtait surtout ce qu'il avait perdu.

En 1905, alors qu'il avait quatorze ans, un changement était survenu dans sa vie. Pierre, son unique frère et son aîné de huit ans, était parti pour Paris, et tôt après sa famille était venue s'installer à Cavalaire. Les circonstances dans lesquelles s'était accompli ce départ

s'étaient gravées dans la mémoire de Jean. Il arrive parfois dans le jeune âge de graves événements qu'on ne s'explique pas et qui, pour cela même, inquiètent ensuite le cours de l'existence. On possède mal son passé auquel il manque toujours quelque chose. La sécurité est perdue.

Lorsqu'ils habitaient Saint-Tropez où s'élève une église simple entourée de maisons blanches, les Darien recevaient souvent la visite d'un étranger qu'on nommait le Russe. On pouvait oublier les traits de son visage, mais non ses petits yeux bruns au regard fascinant. Il était peintre à Paris, et on le disait riche. Chaque année, depuis longtemps, il séjournait à Saint-Tropez, en été. Peut-être aimait-il ce port, dont les couleurs semblent polies par la lumière ; il faisait chaud, une indulgence pares-

seuse envahissait l'esprit, comme celle que donne parfois le sommeil. Peut-être aimait-il cela aussi.

Jean se sentait attiré par cet homme qui paraissait l'aimer. Ils se promenaient ensemble, gagnant par exemple l'extrémité du cap de Saint-Tropez où se trouve aujourd'hui le tombeau d'Emile Ollivier, en pleine solitude. Assis sur un rocher à côté de son compagnon, le peintre racontait ses souvenirs de Russie. On eût dit qu'il cherchait à éveiller la curiosité de Jean pour ce qui est ailleurs, à lui communiquer cette préoccupation des choses absentes qui tourmente les exilés, à le troubler. Sélinoff, — c'était son nom, — évoquait des visions de son pays, mais il ne se passait presque rien dans ces décors et l'on se demandait pourquoi ces récits, désordonnés et sans pensée semblait-il, avaient

du charme cependant, alors même qu'on les comprenait mal. C'est ainsi qu'il disait : « A quelques kilomètres de Moscou, dans un champ de blé qui devait être mûr, des coquelicots peut-être étaient en fleurs. Des rails de chemin de fer traversaient ce paysage d'un bout à l'autre. Le ciel était bleu, selon toute vraisemblance, mais cela ne dure guère, n'est-ce pas ? Soudain, le rapide de Moscou passant à grande vitesse, inclina les épis les plus proches. Il y avait sans doute dans ce train beaucoup de voyageurs aux caractères variés, des hommes vertueux et d'autres qui ne l'étaient pas. J'ai oublié de dire qu'un pauvre diable, mourant de faim, s'était étendu sur les rails et fut coupé en deux. La nuit s'effectuait peu à peu, car j'avais également oublié de dire que cette histoire commençait avec le cré-

puscule, le 12 juillet 1885. J'ai vu cela. »

Ou bien le peintre racontait des épisodes tragiques de son enfance : son grand-père avait été pendu à la suite d'une émeute ; sa mère avait été assommée par son père après une scène de jalousie et ce jour-là, lui-même, Sélinoff, alors âgé de treize ans, n'avait songé qu'à s'emparer d'un sucrier placé dans une armoire qu'au paravant on lui interdisait d'ouvrir. « Comprends-tu ? Comprends-tu ? ajoutait Sélinoff, il était en porcelaine bleue. »

Parfois enfin le peintre s'animait au point qu'on eût pu croire à de l'enthousiasme de sa part. Il exprimait des idées : « Un jour on obligera les hommes à être bons. La richesse disparaîtra ; tous seront égaux comme des grains de poussière. » Et il riait,

le regard fixe. Jean ne voyait pas combien ce rire était dépouillé de joie ; il écoutait ardemment et ces récits demeurèrent parmi ses principaux souvenirs.

Sélinoff se montrait sous un autre jour, quand il n'était pas seul avec l'enfant. Il parlait alors d'une façon banale qui inspirait confiance aux Darien et le père de Jean lui demandait volontiers conseil, car le Russe savait toujours répondre au gré de son interlocuteur.

Lorsque Jean atteignit sa douzième année, il fut question de le placer dans une institution religieuse, près de Bordighera, en Italie, sur ce même rivage. Était-ce sa mère, croyante, qui avait formé ce projet ? Son père, tout d'abord, le combattit. On lui faisait valoir que son fils recevrait là-bas une meilleure éducation ;

mais il déclarait que ce dont Pierre s'était passé, Jean pouvait s'en passer aussi : il ne faut pas créer de différence entre les enfants. Sélinoff était intervenu avec obstination, et un jour, ayant emmené le père Darien dans un cabaret du port, d'où l'on aperçoit les barques et le golfe et, sur l'autre rive, le village clair de Sainte-Maxime, il avait obtenu le consentement nécessaire : Jean partirait.

Pendant deux ans, celui-ci était demeuré à Sainte-Marguerite et là, à un âge où il ne pensait guère, des sensations nouvelles exercèrent une vive influence sur lui. Ce n'était plus la ville de Saint-Tropez, les barques des pêcheurs, ni le visage de ses parents, mais une chapelle, un Christ surtout dont la maigreur l'effrayait et d'autres choses encore en relation avec la foi. Jusqu'alors son père s'était



opposé à ce qu'on le conduisît à l'église ; maintenant on lui enseignait à prier. L'ennui qui l'avait saisi les premiers jours avait accentué le contraste de ces images et sa conscience flottante oscillait constamment entre elles sans en tirer aucune pensée, pour le seul plaisir d'assister à leur divergence.

Sélinoff était venu plusieurs fois à Sainte-Marguerite. Il avait recommandé à Jean de ne rien dire de ses visites dans les petites lettres que ce dernier écrivait à sa famille et Jean lui avait obéi. Le peintre s'était efforcé aussi de faire prendre patience à l'enfant qui demandait à retourner auprès de ses parents. Il lui témoignait en paroles un attachement trouble et l'obligeait à promettre de ne jamais l'oublier, quoi qu'il arrivât. L'enfant promettait, en tremblant, comme si

cet engagement lui eût fait peur. Et puis, un jour à l'improviste, son père était survenu et l'avait ramené à Saint-Tropez. L'automne se révélait aux couleurs grises du ciel et de la mer, à la présence du vent et de la pluie, et la mélancolie issue du cœur rencontrait celle venue des choses. Pendant le voyage, son père n'avait pas prononcé un mot ; à Saint-Tropez, l'enfant avait trouvé sa mère en larmes, et Sélinoff qui se tenait debout près de la porte était sorti avec un rire narquois. On ne l'avait jamais revu. Quelques jours plus tard, Pierre, ayant atteint sa majorité, était parti pour Paris et c'est alors que les Darien s'étaient fixés à Cavalaire.

Jean n'avait pas une très vive affection pour Pierre ; la différence d'âge qui existait entre eux avait contribué à les séparer, et d'autres raisons en-

core, dont le cadet ne s'était pas rendu compte exactement. Jean souffrit plutôt de l'absence des choses qu'il avait quittées à Saint-Tropez et à Sainte-Marguerite. Ses parents avaient changé à son égard, et à voir sa mère vieillie qui l'entourait cependant d'une tendresse plus soucieuse, il avait senti un chagrin sans amour, et parfois irrité, comme s'il lui en voulait d'être moins jeune et triste. Son père se montrait dur pour lui. Alors, se rappelant Sainte-Marguerite, il s'était demandé s'il avait réellement désiré revenir dans sa famille, et par un retour naturel, il avait regretté cette vie religieuse, jadis si peu comprise, mais dont le souvenir lui laissa le goût de parler de Dieu. Il écoutait son père se plaindre de l'éloignement de Pierre qu'il avait toujours beaucoup aimé, malgré ses fredaines et

ses ruses pour obtenir de l'argent de ses parents. Puis Jean songeait à la chapelle de Sainte-Marguerite et à ce Christ décharné qui lui avait communiqué une crainte indispensable, et c'est surtout avec l'idée de le revoir qu'il avait souhaité retourner d'où il venait ; mais son père refusa avec emportement. L'enfant se soumit, des années s'écoulèrent. Le refus de son père avait d'abord accru son désir en augmentant l'attrait de ce dont il était privé ; plus tard ce refus lui fournit une excuse à la paresse qu'il mettait dans sa vie, s'abstenant de tout travail, et peu à peu ses regrets disparurent.

Sélinoff s'était appliqué à lui donner le goût de la lecture. Avec fièvre, de dix-huit à vingt-deux ans surtout, il avait dévoré quelques ouvrages de philosophie et des romans en grand



ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

**LA NOUVELLE  
REVUE FRANÇAISE**

Revue mensuelle de Littérature et de Critique

Directeur : Jacques RIVIÈRE — Secrétaire : Jean PAULHAN

*Paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois*

Par la qualité des œuvres et des auteurs qu'elle révèle au public lettré, par le souci constant d'éclairer les aspects nouveaux de la pensée et de l'art, par l'exacte information critique de ses chroniques,

**LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE**

est à la tête du mouvement littéraire contemporain

**LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE**

a publié, entre autres, depuis 1919,  
les romans et nouvelles suivants :

*AMANTS, HEUREUX AMANTS*, par VALÉRY LARBAUD (Nov. 1921)

*LA NUIT DES SIX JOURS*, par PAUL MORAND. .. (Janv. 1922)

*SILBERMANN*, par JACQUES DE LACRETELLE .. (Août-Sept. 1922)

*FINALE DE SIEGFRIED ET LE LIMOUSIN*, par JEAN GIRAUDOUX  
(Nov. 1922)

*CELLES D'ALGER*, par EUGÈNE MARSAN. . . . (Déc. 1923)

*LE FLÈUVE DE FEU*, par FRANÇOIS MAURIAC (Nov., Déc. 1922  
Janv. 1923)

*L'IMPUDENTE*, par HENRI DEBERLY (Avril, Mai, Juin, Juil. 1923)

*AMOUR SANS FORCE*, par JACQUES SINDRAL (Déc. 1923, Janv. 1924)

*JEAN DARIEN*, par LÉON BOPP .. (Avr., Mai, Juin, Juil. 1924)

*LE BAL DU COMTE D'ORGEL*, par RAYMOND RADIGUET (Juin-  
Juil. 1924)

*SURPRISES*, par RAMON FERNANDEZ .. .. (Sept., Oct. 1924)

**CONDITIONS DE L'ABONNEMENT**

ÉDITION ORDINAIRE

FRANCE : UN AN.. .. 38 FR. — SIX MOIS. . . . . 20 FR.

AUTRES PAYS : UN AN.. .. 45 FR. — SIX MOIS. . . . . 24 FR.

ÉDITION DE LUXE

UN AN : FRANCE. . . . . 75 FR. — AUTRES PAYS.. . . . 90 FR.

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

FRANCE.. . . . . 4 FR. — AUTRES PAYS .. . . . 4 FR. 50

Téléph. : FLEURUS 12-27 — Compte ch. postal 16933

Adresse : 3, rue de Grenelle, Paris (6<sup>e</sup>)

Adresse télégr. ENEREFENE-PARIS

Reg. du Com. Seine, n° 35.806